LETTRE DE POLICHINELLE A SES COMPERES DE LA COMMISSION DU CULTE.

COMPERES ET FRERES EN JÉSUS-CHRIST,

Dominus vobiscum, et cum spiritu tuo. Je vois pourtant, Compères, que ce n'est pas assez que le Seigneur vous illumine, il faut encore que Polichinelle se fasse entendre, et vous parle au nom de tous ses Compères, comme lui grands amateurs du culte; il faut qu'il vous fasse sentir que vous ne savez ce que vous faites. Oui, prenez-vous y mieux, Compères, ou il n'en résultera rien qui vaille. Ecoutez votre Compère, votre frère, qui a comme vous une passion pour le culte de *ses pères*; mais une passion tellement passion, qu'il en est triste comme une Passion, depuis qu'il vous voit, dans votre passion nouvelle pour le culte, faire tant de sottises et de

mal-adresses ; et que sais-je, vous préparer peut-être pour l'avenir une vraie Passion, si les chiens de mécréants, qui font à présent semblant de dormir, se sentent poussés à bout, et se décident un jour à vous houspiller. Pardonnez-moi ce langage sincère, Compères et très-chers frères; car je me crois maintenant comme aux premiers temps de la chrétienté, où les fidèles se disaient leurs vérités, et je parle comme les apôtres un peu crûment.

Voilà donc encore une matière intéressante, sur laquelle je peux encore écrire et raisonner, je m'en flatte, en connoisseur ; quant aux finances, j'en ai assez dit, et l'on se conforme si bien à mes principes sur cette matière, que maintenant je n'ai plus rien à dire ; il n'y a plus qu'à marcher, et vraiment on marche, on va grand train. Or maintenant que le plus fort est fait, et vos finances par moi réglées, parlons de notre cher culte ; il vaut bien aussi la peine qu'on s'en occupe. Hé bien ! Compères, j'ai encore sur cela des idées si bonnes, si sûres, et en même temps si simples, qu'à moins d'être fous ou ennemis du culte, vous ne pourrez vous empêcher de les suivre, et par conséquent, de changer bien vîte et vos mesures et vos projets.

Que nous avons donc raison, Compères,

d'aimer le culte ! La jolie chose que le culte ! Ah ! qu'on est donc content dans mon faubourg depuis que le curé et ses deux vicaires y sont revenus ! C'est quon s'y *enculte* dimanches, fêtes, jours ouvrables, tant qu'on veut ; on jouit au moins, et on renaît. On a quelques habits, quelques fontanges un peu propres à mettre une fois dans huit jours, et on a un lieu où, tel temps qu'il fasse, on peut aller se faire admirer par les voisins et les voisines. On sert la messe, on mange du pain béni, et l'on chante tant haut qu'on peut. Les jours ouvrables, ah ! c'est bien là ce qu'avoit le culte de plus commode, le maître d'école de la paroisse se chargeait, pour quelque sous par mois, de tous les enfans des paroissiens ; il les gardoit une bonne partie du jour. D'abord et d'un, autant de débarrassé pour la maison ; ensuite il leur apprenait le catéchisme, et à coups de martinet, ou avec une bonne poignée de verges, vous les rendait dociles et soumis comme il faut l'être. C'est-là ce qu'on appelle une bonne éducation ; c'est le moyen d'avoir de bons sujets, qui craignent leurs parens, au moins, s'ils ne les aiment pas.

Quant à nous, Compères, qui connoissons d'autres plaisirs que celui d'aller briller à l'église, d'y chanter, d'y manger du pain béni, et qui

ne sommes pas si bêtes que de nous donner charge d'enfans, c'est par d'autres raisons que nous demandons l'entier rétablissement du culte avec tous ses honneurs ; c'est mon secret, au surplus, personne n'a le droit d'y mettre le nez. Mais, en tout cas, il est certain que pour satisfaire à ce que nous désirons, mes amis et moi, vous n'avez rien fait qui vaille, et c'est ce que je vais bien vous prouver.

Convenons d'abord franchement d'une chose ; et ne nous abusons point. Il n'y a plus nulle part, ni dans les riches ni dans les pauvres, de ce qu'on appelait autrefois de vrais Fidèles, de ces Chrétiens renforcés, prêts à tout sacrifier, prêts à hacher ou à se faire hacher pour leur religion. Si aujourd'hui les bonnes gens du petit peuple et les paysans sur-tout paraissent y revenir, et se laissent pour cela arracher quelque argent, c'est l'effet d'une ancienne habitude a laquelle une dure contrainte, une privation de deux ans a redonné une force dont elle avait besoin pour se soutenir ; joignons-y le plaisir de la contradiction, qui n'est pas peu de chose. Mais le règne des prêtres est fini. Ils auront beau bénir et sermoner comme de plus belle ; à la fin le peuple se lassera de les payer ; car c'est toujours à cela qu'il faut en revenir. On a même

déjà reconnu cette vérité dans un temps bien autre que celui-ci, dans le temps de notre saint archevêque Christophe de Beaumont. (Dieu veuille avoir son ame.) Quand on proposa, dans son temps, de mettre un impôt sur les messes, baptêmes, mariages, etc., Christophe qui avait bon nez, sut bien dire : *faites payer la messe, et bientôt vous verrez que personne n'ira.* Pour en revenir à mon faubourg, je vois déjà combien nos bons prêtres ont de la peine à se tirer d'affaire, et quel mal ils se donnent à accrocher par-ci, par-là, des gros sous pour *les pauvres.* Ah ! vraiment, c'est bien pour les pauvres aujourd'hui qu'ils font la quête, jamais charité n'alla mieux à sa destination.

En un mot, c'est donc un peu par habitude, et pour passer une heure, comme on dit, un peu pour faire la nique aux Gouvernans qui leur ont fondu leurs cloches et fermé leurs églises, et sur-tout, comme je viens de le dire, pour pouvoir envoyer les enfans à l'école, et s'en débarrasser à bon marché ; c'est pour tout cela qu'ils veulent encore rétablir la paroisse, le curé, la fabrique, le maître d'école, et tout le pataclan ; mais le tout, bien entendu, au meilleur marché possible.

Si ce que je dis là est vrai, soyez bien assurés,

Compères, que notre pauvre et très-cher culte n'a pas dix ans à vivre, sur-tout si les vrais amis de la République prennent bien leurs mesures. Ils ont de l'esprit comme en ont malheureusement tous les mauvais sujets, et ils vont se hâter de réparer leurs sottises ; ils sentent bien le grand tort qu'ils ont eu d'établir d'abord, à grands frais, des écoles de mathématiques et de sciences, fort bonnes pour les enfans des riches et des *bons bourgeois*, et de n'avoir encore rien fait pour les enfans des ouvriers et des pauvres ; ils vont, le plutôt possible, établir enfin des écoles primaires, et les coquins nous joueront peut-être encore le tour d'y rendre l'instruction entièrement gratuite ; ils en confieront sans doute le soin à des hommes prudens, qui, au-dessus du métier de maître d'école, jusqu'à présent méprisé, et abandonné au premier venu, accepteront ces places comme un grade, un exercice utile pour parvenir aux places supérieures, s'y comporteront bien, et donneront aux enfans de bonnes leçons en tout genre. Dès-lors, ma foi, l'école de la paroisse court grand risque, Compères, d'être laissée là, et le catéchisme ne s'apprendra plus que dans les *pensions bourgeoises*, où ses effets se réduiront à bien peu de chose. De plus, ces mêmes républicains auront peut-être enfin le loisir d'organiser, dans les fêtes décadaires,

des rassemblemens de citoyens ou de citoyennes, où le bon sens, la décence et la gaîté réunies, dameront le pion à la messe et au *magnificat*. Enfin, et c'est là, Compères, notre crainte la mieux fondée, nous ne manquons pas de prêtres, Dieu merci ; maintenant il y en a de tout faits, et plus qu'on ne veut ; mais il ne s'en fait plus, par la raison toute simple qu'il n'y a plus rien à gagner dans ce pauvre métier ; comment ferons-nous quand ceux-ci seront morts ? Je défie bien qu'on réponde à cela.

Voilà des vérités bien dures à digérer, Compères ; et tout cela, pourquoi ? Parce qu'un maudit article de notre Constitution vous défend de salarier aucun culte ; voilà bien le mot. Que les flammes d'enfer rôtissent à jamais l'auteur de ce vilain article-là, qui nous coupe l'herbe sous le pied, quand nous sommes en si bon train pour profiter de la disposition actuelle des esprits..... Mais ce n'est pas de bonnes têtes comme les nôtres, qu'un pareil obstacle peut faire renoncer au projet de rétablir le culte dans sa première splendeur. Tout cède à ce grand objet, et dussions-nous faire faire le saut à cette belle Constitution, rien n'est impossible à notre persévérance, et aux puissans motifs qui nous animent ; c'est ce que je vous apprends en con-

fidence, Compères. Voilà déjà que mes braves Compères de telle et telle commission, arrêtent tout court le Directoire avec la grande bride; c'est-à-dire, en lui ôtant tout moyen d'avoir des fonds, et de préparer la guerre pour avoir la paix. Voilà qu'en révoquant toutes les lois *révolutionnaires*, on se propose bien d'y faire entrer, sous ce nom, toutes celles qui servent d'appuis et de fondemens à la République, les lois contre les émigrés, le divorce, etc. Voilà que des pétitions de toute nature se fabriquent, et que de fil en aiguille..... Je n'en dis pas davantage; Polichinelle est discret, et ne veut pas éventer le secret de ses bons amis.

Mais en attendant, je vous le dis, Compères, tant que ce maudit article en question subsistera, Ce que vous avez à faire pour nous être favorables n'est point du tout, Compères, ce que vous faites aujourd'hui; loin de remplir notre but, il y est directement contraire, et vraiment vous nous affligez beaucoup. Redoublez bien d'attention ici, et entendez Polichinelle.

Je vous ai fait voir que la force d'une habitude long-temps contrainte par la terreur, l'embarras de l'éducation des enfans, dont on ne savait que faire depuis que la paroisse ne s'en chargeait plus, était ce qui ramenait au culte de *leurs pères* les pauvres gens de la ville et

de la campagne, joint à cela le plaisir de la contradiction En effet, les républicains leur ont permis, dans ces derniers temps, de se rassembler pour prier Dieu et brailler à leur aise dans leurs églises : mais on leur a défendu rigoureusement tout signe extérieur ; et comme en tout et par-tout on aime toujours à marquer et à faire du bruit, les processions, les cloches, et par suite tout ce qui tient au culte, ont toujours pour eux l'attrait du fruit défendu. Or vous savez, Compères, combien ce fruit est attrayant pour tout le monde, riches ou pauvres, manans ou faquins, excepté pour les philosophes, qui jugent par eux-mêmes et n'adoptent que ce qui leur convient. Hé bien! Compères, c'est-là maintenant le puissant motif qui ramène aussi à notre cher culte nos belles dames et nos beaux messieurs. En retournant en foule aux églises, ils font la nique aux Philosophes, au gouvernement que les Philosophes ont donné, et qu'ils soutiennent de tout leur pouvoir. C'est pour cela qu'il est du meilleur ton maintenant d'aller à la messe, si ce n'est que pour sauver l'ennui; on a bien soin de se munir, en partant, d'un roman nouveau. C'est pour cela encore que le nouveau *Théâtre Français* a aujourd'hui la vogue, et qu'on laisse depuis long-temps désert le théâtre

rival, nommé fort bêtement *de la République*, qui, jusqu'à extinction, reste condamné à ce beau nom, qu'on lui imposa *in illo tempore*, et dont il ne prévit pas les suites. A *Louvois* au moins, on trouve des talens de l'ancien régime, autrefois applaudis et pensionnés par la cour, et qui ont souffert des suites de la révolution. Tout y rappelle à nos dames et messieurs des souvenirs agréables. Et puis....., on y parle, dit-on, de la religion de *nos pères*. C'est là ce qui est édifiant, c'est là le grand miracle dont les beaux siècles de l'église ne donnent pas d'exemple, et qui fera l'honneur de celui-ci. La sage directrice de ce spectacle se reprochant une vie assez dissipée, y donne le ton, et parle du Culte en véritable Apôtre. Et M. Florence donc! ô le grand saint! Du fond du précipice, remonter en esprit à la demeure des élus, et mériter d'y jouir un jour de Dieu face à face! Oh! mes Compères, dépêchez-vous donc vîte de christianiser notre République, et par des canonisations bien méritées, de lui donner ces nouveaux saints pour patrons.

Hé bien! Compères, n'êtes-vous pas bien maladroits! Toutes ces bonnes ames ne s'attachent au culte que pour se donner l'innocent plaisir de contrarier les lois républicaines; donc, en rétablissant peu à peu tout ce que ces lois

ont défendu ou détruit, vous ôtez à ce cher culte tout ce qui le leur rend attrayant et respectable. Vous croirez faire la plus belle chose du monde en accédant à toutes ces pétitions venues de Paris (comme qui dirait des quatre coins de la France) en nous donnant des prêtres déportés, des cloches, incessamment des cimetières, des presbytères, avec un jardin sans doute pour chacun, et aussi grand qu'on le pourra. Les processions et les enterremens devront bientôt s'ensuivre. Mais vous aurez beau faire. Quelque grand que soit l'enclos du presbytère, tant que la République durera, ce ne sera toujours qu'un pauvre jardin ; et le métier de prêtre sera, comme on dit, un *fichu* métier, dont personne ne voudra. Et dès à-présent, voyez-vous, plus de plaisir à entendre la messe et sonner les cloches, dès-lors qu'il n'y aura plus de loi à enfreindre, et que la république l'autorisera.

Etes-vous donc encore assez écoliers, Compères, pour ne pas voir que l'effet de votre loi nouvelle et de toutes celles qui la suivront (car on voit bien que vous ne vous en tiendrez pas là), sera très-certainement de faire retomber ce cher culte dans l'oubli et l'avilissement. Supposez le culte le plus ridicule et le plus méprisable ; donnez à ceux qui le suivent pleine liberté dans leurs cérémonies, on levera sur eux les épaules,

et ils n'avanceront guères leurs affaires. Mais persécutez-les, rendez-les martyrs ; dès cet instant, ils deviennent intéressans. Ce n'est pas à dire que nous voudrions, mes amis et moi, être persécutés pour avoir l'honneur de mourir martyrs. Martyrs ! pas si bêtes, Compères. Mais au fond, nous ne serions pas fâchés de voir quelques têtes chaudes en passer par-là, pour faire impression sur les esprits. Or, ces têtes chaudes, il peut s'en trouver encore dans nos départemens, et c'est assez pour monter la tête à tous ceux qui ne raisonnent pas, et les attacher fortement au culte.

Que résulte-t-il de tout ce que je viens de dire ? C'est que tout ce que vous faites pour faciliter l'exercice du culte est précisément ce qui le fera tomber, et plus vous y ajouterez encore, plus vous hâterez le moment où l'on n'y pensra plus.

Que faut-il donc faire ? Ah ! voilà où j'en voulais venir. Vous allez reconnaître encore combien les plans de Polichinelle sont toujours simples et faciles à suivre, puisqu'ils se réduisent toujours à s'abandonner au cours des choses, et à s'y laisser conduire sans rien faire qui les contrarie. Laissez, Compères, les choses telles qu'elles sont. Les lois républicaines déjà rendues à l'occasion du culte, ont fait précisément assez

pour nous donner les moyens d'endoctriner le peuple à notre aise, et assez, en même temps, pour nous laisser, à nous autres, de quoi crier encore, nous faire regarder comme victimes, exciter l'attention et même la pitié; bien plus, la loi ne nous accorde, ni prêtres insermentés, ni cloches, ni processions, ni cimetières, mais nous avons gardé tout cela malgré les lois, et à la barbe de la république. N'est-ce pas bien agréable à la fois, et bien avantageux pour nous, puisqu'en jouissant ainsi du fruit défendu, nous parvenons en même temps à intéresser pour nous le bon peuple, et à lui faire haïr son gouvernement. Je le répète, laissez les choses comme elles sont, et voyez avec moi les bons effets qui vont en résulter.

On n'ose pas encore dans Paris sonner les cloches et faire des processions; mais laissez subsister la loi qui les défend, et bientôt, encouragés par les messieurs et les dames qui reviennent en brebis égarées pour se rejoindre au saint troupeau, nous nous sentirons plus de hardiesse. Nous commencerons par de petites sonneries, ensuite les grosses viendront, ensuite les processions; et tout cela, en dépit du Directoire et des Municipaux. Il y a plus; si les choses vont toujours aussi bon train, tenez, Compères, je veux, avant quinze jours, qu'il soit

élevé un beau reposoir tout en face du palais directorial, et en commémoration de la sainte Fête-Dieu que nous venons de passer si scandaleusement. M. Florence, en qualité de curé, viendra en chasuble y officier pontificalement, à la suite d'une longue procession, où nos belles dames attireront la foule. On les y verra à la file l'une de l'autre, portant un cierge, vêtues d'une robe de linon, la gorge découverte et sans chemise, dans le leste costume des chrétiennes du jour; ce qui distraira agréablement M. le curé, et attirera bien du monde pour voir passer le Saint-Sacrement. La directrice de Louvois fera la quête, et donnera la main à M. de Laharpe, présage heureux d'un événement essentiel aux progrès des beaux-arts et de la religion, et dont je vous parlerai tout-à-l'heure. — Et moi, Polichinelle (car je me réserve toujours un personnage brillant dans les fêtes publiques que je propose, et c'est bien juste); moi, Polichinelle, zélé serviteur des serviteurs de Dieu, on me verra monté sur le clocher de Saint-Sulpice, ou, mieux encore, sur celui de l'Odéon, dont il nous faut faire une belle et bonne église, et qui comme telle, attirera bien plus de monde que l'Odéon n'en attire aujourd'hui comme spectacle *national*; moi, dis-je, monté sur ce nouveau clocher; j'y mettrai en branle toutes les plus grosses cloches que nous

pourrons trouver, et pendant que nos cinq Directeurs délibéreront, ou liront leurs dépêches, sans paraître s'occuper du cher culte, je les forcerai bien, morbleu, d'y songer, en leur donnant du derlindondon dans les oreilles, mais d'une force à les rendre sourds...... à toute proposition de paix. Réfléchissez-y bien, Compères : d'un côté, une loi rigoureuse, de l'autre, tout un peuple qui ne l'exécute pas, et le pouvoir exécutif n'osant pas faire exécuter, qu'y a-t-il de plus agréable pour les amateurs du culte et plus capable d'avancer leurs affaires ?

Les choses n'en resteraient pas là, comme vous sentez bien ; tour-à tour les bons chrétiens des départemens nous donneraient l'exemple, et le recevraient de nous pour aller toujours plus en avant. Pendant ce temps là, nous autres amateurs du culte, nous ne perdrons pas notre temps, voyez-vous. Une loi violée est un pas pour en violer ensuite bien d'autres, et nous travaillerons la constitution républicaine, de manière à bien faire repentir ces chiens de philosophes d'y avoir fourré ce maudit article qui nous désole tant, et qu'ils se croient aussi intéressés à conserver, que nous le sommes à le détruire.

C'est donc ainsi, Compères, et seulement ainsi que vous pourrez travailler efficacement pour notre culte, jusqu'à l'heureux instant où, débar-

rassés du maudit article en question, c'est-à-dire, débarrassés à-la-fois du contenant et du contenu, (je m'entends) : alors notre cher culte devenu dominant et bien *salarié*, brillera d'un nouvel éclat ; bien entendu cependant que nous autres, simples *amateurs*, le tiendrons toujours en bride, puisque c'est pour nous précisément que nous travaillons ici, et que ce culte, tout culte qu'il est, n'est réellement pour nous qu'un instrument, un moyen de parvenir.

Quoique mon plan consiste principalement, comme vous voyez, à ne rien faire, et à laisser les choses aller leur train, cependant il y a quelques mesures prudentes à prendre, quelques circonstances heureuses qu'il faut favoriser, et surtout quelques grands hommes qui demandent à nous être utiles, et qu'il faut protéger. Nous ne manquons pas de bons amis par-tout, sachez cela ; et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que des Philosophes même viennent maintenant faire nombre avec nous. Que dis-je, faire nombre? Comme ils ont dominé dans le siècle, ils veulent dominer dans le lieu saint, et c'est fort naturel ; mais nous rions sous cape de leurs prétentions, et nous saurons bien, en temps et lieu, faire dénicher ces nouveaux élus. Vous sentez que je parle sur-tout ici de cet illustre fils adoptif de Voltaire, maintenant grand patriarche de la littérature, et qui

a si bien mérité ce titre par toutes ses tragédies, toute sa prose, tous ses vers, grands et petits, et tous faits pour l'immortalité; qui le mérite de plus en plus aujourd'hui par ses éloquens discours en faveur du culte, ses profonds raisonnemens, et sur-tout ses fines et délicates plaisanteries; en un mot, le grand Laharpe. Quel honneur pour nous, et que nous devons être fiers de le voir dans notre parti! O grand homme! il ne manque plus à ta gloire que de nous prosifier, en vers dignes de toi, une bonne tragédie sacrée, qui laisserait bien loin derrière elle *cette pauvre Athalie*, et dont M. Florence voudrait bien, pour ajouter à son effet, remplir le principal rôle. Pourroit-on jamais rien voir de plus beau! les vers d'un meilleur poëte dans la bouche d'un meilleur acteur!.. Mais non; puisque j'y pense, Compères, employons le grand et vertueux Laharpe d'une manière encore plus digne de lui, et de la cause qu'il défend; nous aurons bien assez de pouvoir pour l'y décider. Tenez: Marions-le, sans délai, à la directrice du Théâtre Louvois. Tous deux ont l'expérience du monde, et cette expérience les a ramenés dans le sein de l'Eglise. Laharpe, quoique sur le retour, a sans doute encore de quoi plaire: il a un air vénérable, un extérieur dévot; il a la messe sur la figure; et que d'attraits la messe ne donne-t-elle pas! Il est donc

bien à croire qu'il plaira à la sainte demoiselle. Elle conservera sa pureté virginale dans ce mariage, qui sans doute n'aura rien de charnel; qui vaudra bien au surplus, celui *du Vaudeville avec la Morale*, que de profonds Littérateurs ont tenté de nos jours; et ne craindra pas, comme ce dernier, les effets de l'incompatibilité d'humeurs.

Alors, Compères, quelle source inépuisable de jouissances pour tous les fidèles! Il est bon de savoir que nous autres chrétiens de nouvelle fabrique, nous avons cru devoir apporter quelque modification à l'austérité des anciens principes; et de même que les républicains d'aujourd'hui prétendent, contre l'opinion de Rousseau leur maître, allier les spectacles avec les mœurs et la liberté, de même nous, chrétiens, prétendons aussi, contre l'opinion de *nos pères*, les allier avec la dévotion et le culte. Donc espérons, Compères, les plus nobles fruits de l'union projetée. D'abord, comme je l'ai dit, de belles et bonnes tragédies saintes du meilleur de nos poëtes, déclamées par le meilleur de nos acteurs; ensuite, comme il faut bien aussi un peu de profane, au lieu des pièces philosophiques et républicaines de ce Voltaire que nous abandonnons aux acteurs *républicains*, avec leur *Agamemnon*, leur *Epicharis*, leur

Quintus-Fabius, toutes pauvres pièces, ouvrages d'écoliers, bonnes pour ces Philosophes et leur clique, nous verrons reparaître à Louvois, dans leur ancien éclat, les belles pièces de Laharpe; non pas *Warwick*, pourtant; car, maintenant qu'il a renoncé aux vanités humaines, Laharpe ne déguise plus ce que de tout temps, nous tenions pour certain. Quoiqu'on y reconnaisse bien souvent la touche mollasse et la flasque verve du saint patriarche, il est clair, très-clair, que tous les grands traits, tous les vers passables sont dûs à ce damné de Voltaire, et que l'ouvrage du père a gâté l'ouvrage du fils. Ce n'est donc pas *Warwick* qu'il désavoue en bon chrétien; mais *Jeanne de Naples*, mais les *Barmécides*, mais *Virginie*, *Coriolan*, *Menzicoff*, etc., et tant d'autres chefs-d'œuvres qui reparaîtront à nos yeux ébahis. Nous ne désespérons pas, non plus, d'y revoir *Denys le Tyran*, et les autres chef-d'œuvres de son cher confrère et co-patriarche; c'est ce qui n'est pas pourtant encore décidé; on y pensera en temps et lieu. C'est donc à ces brillantes représentations, que les belles dames, fatiguées de la procession, viendront se reposer en loge, applaudir de toutes leurs forces, et couronner même le buste du saint auteur, qui se retirera en chrétien modeste.

Ainsi, voyez-vous, le siècle aura vu naître

trois Voltaires, qui s'y disputeront l'admiration et les hommages. Le premier est Arouet le damné; c'est le *Voltaire des philosophes*, n'en parlons pas, il est bien où il est; le second est l'auteur du Tableau de Paris, autre damné, qu'une jolie femme a nommé le *Voltaire de la canaille*, et personne ne lui contestera ce nom; le troisième, enfin, est notre grand et saint Laharpe. Il sera, comme de raison, pour nous, le *Voltaire des convertis*, le *Voltaire du culte* ou *au culte*; et pour la postérité, le *Voltaire occulte*. Ainsi, Compères, et pour la première fois, nous verrons réunis sans scandale le sacré et le profane, la dévotion et le bon goût, le plaisir et le culte. . .

Réfléchissez bien sur tout cela, mes chers Compères et frères en Jésus-Christ. Comme je juge toujours charitablement de mes frères, je vous remercie néanmoins de vos bonnes intentions, et vous en souhaite, en frère, la récompense en paradis. *Amen.*

MALC-CLOUD-POLICHINELLE.